

Julien Vincent

David Bebbington, *The Mind of Gladstone : Religion, Homer, and Politics*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 331 p. ISBN : 0-19-926765-0. 50 livres sterling (relié). Michael Partridge, *Gladstone*, Londres, Routledge, 2003, 284 p. ISBN : 0-415-21627-3. 12,99 livres sterling (broché).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Julien Vincent, « David Bebbington, *The Mind of Gladstone : Religion, Homer, and Politics*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 331 p. ISBN : 0-19-926765-0. 50 livres sterling (relié). Michael Partridge, *Gladstone*, Londres, Routledge, 2003, 284 p. ISBN : 0-415-21627-3. 12,99 livres sterling (broché). », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 35 | 2007, mis en ligne le 06 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1672.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1672.html>
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.
Tous droits réservés

COMPTE RENDUS

David BEBBINGTON, *The Mind of Gladstone : Religion, Homer, and Politics*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 331 p. ISBN : 0-19-926765-0. 50 livres sterling (relié).

Michael PARTRIDGE, *Gladstone*, Londres, Routledge, 2003, 284 p. ISBN : 0-415-21627-3. 12,99 livres sterling (broché).

La couverture du livre de David Bebbington représente William Gladstone (1809-1898) dans sa bibliothèque de Hawarden vers 1880, une table surchargée de dictionnaires, d'encriers et de buvards, une corbeille remplie de papiers froissés et de brouillons inutiles, des milliers de livres qui tapissent les murs du sol au plafond. Seul dans une pièce ponctuée de bustes ou de portraits où les fenêtres aux motifs gothiques filtrent la lumière et où les bruits sont étouffés par d'épais tapis, un homme écrit ou corrige un mémoire. Complaisance de ce portrait du leader politique en homme de lettres ? Le chef du parti libéral, principale personnalité politique de la plus grande puissance du monde, est alors au faite de sa carrière : après six ans de gouvernement conservateur, il s'apprête à revenir au pouvoir pour la deuxième fois. Mais il est aussi un écrivain respecté : auteur d'une quinzaine d'ouvrages érudits, d'éditions de textes et de traductions, il est une voix qui compte dans la vie littéraire de la nation.

Depuis les travaux de Colin Matthew, biographe de Gladstone et éditeur de son *diary*, la carrière de cet homme issu de la bourgeoisie commerçante de Liverpool a connu un regain d'intérêt. Des modules complets d'enseignement lui sont consacrés, comme à l'Université de Stirling (Ecosse) où David Bebbington est professeur. Même si Gladstone reste le motif privilégié d'une histoire hagiographique et s'il demeure un enjeu de mémoire bien vivant à droite comme à gauche en Grande-Bretagne, son nom est désormais associé à des réflexions plus générales sur l'époque victorienne. Au cours des dernières décennies, le cas Gladstone a ainsi permis de repenser l'histoire de l'État (Colin Matthew), de la culture politique populaire (Eugenio Biagini) ou du rôle de l'évangélisme dans le façonnement de la vision du monde des élites (Boyd Hilton).

Prétendre faire la synthèse des travaux récents sur Gladstone suppose donc de résumer une portion importante de l'historiographie victorienne. C'est le pari de la courte biographie de Michael Partridge, qui conclut son ouvrage par une utile bibliographie commentée. Issu du parti conservateur où il est formé par Robert Peel,

Gladstone passe au parti libéral en 1859. Chancelier de l'Échiquier dans les années 1850, il installe durablement le principe de l'État « minimal » et du libre échange à Westminster. Chef du parti libéral après 1865, il parvient à rallier les dissidents et les ouvriers qui le portent au pouvoir. Premier ministre, il travaille à promouvoir une plus grande égalité entre les dénominations religieuses, à moraliser le système fiscal autant que les relations internationales et à réconcilier les « intérêts sectoriels » avant d'échouer sur la question irlandaise en 1886. En forgeant le libéralisme du troisième quart du XIX^e siècle, Gladstone a voulu œuvrer non pas à la croissance économique, mais à l'élaboration d'une constitution chrétienne destinée à responsabiliser les individus et à pacifier leurs rapports religieux en regroupant toute la nation derrière un projet commun.

Alors que la plupart des études résumées par Michael Partridge insistent surtout sur la carrière politique de Gladstone, David Bebbington propose d'appliquer à son œuvre intellectuelle l'attention minutieuse qu'on réserve en général aux écrivains et aux penseurs qui ont réussi leur entrée dans le canon littéraire. À une époque où la carrière politique n'est pas professionnalisée et où l'écriture demeure une antichambre du Parlement pour les non-aristocrates, Gladstone consacre une grande partie de son temps à la théologie et à l'histoire. Théoricien des rapports entre l'Église et l'État, il s'affirme rapidement comme une autorité laïque sur les questions religieuses. Proche du célèbre découvreur de Troie Heinrich Schliemann, archéologue allemand en faveur de qui il intervient auprès du gouvernement ottoman, il est aussi un spécialiste d'Homère et de la Grèce archaïque.

David Bebbington dispose pour son étude de sources riches : non seulement les écrits publiés par Gladstone (plusieurs milliers de pages sous forme d'articles ou de livres) mais aussi les archives privées (correspondance, journal, sermons laïcs prononcés le dimanche pour le bien spirituel de sa famille), sa gigantesque bibliothèque, et surtout la chronique précise de chacune de ses lectures, ses abondantes annotations en marge des livres et ses notes sur papier libre. Il y a là un matériau précieux pour une histoire de l'activité intellectuelle d'un homme hors du commun, envisagée d'abord du point de vue de ses pratiques concrètes de lecture et d'écriture.

Ce corpus n'est pas abordé à partir d'outils méthodologiques inspirés des sciences sociales, en se concentrant par exemple sur l'espace institutionnel des lieux de production des discours, ou encore sur les pratiques concrètes de la formation d'une œuvre (comme dans la récente biographie intellectuelle de *François de Neufchâteau* par Dominique Margairaz ¹). Il ne se préoccupe guère plus de situer les écrits de Gladstone au sein de conventions rhétoriques bien définies à la manière de Quentin Skinner et de ses disciples. Inutile pourtant de chercher à identifier David Bebbington à cette idole des historiens, la « vieille histoire des idées ». La méthode employée, si elle n'est pas explicitée en introduction, s'appuie sur des présupposés proches de ceux qui ont été exposés par Mark Bevir dans son ouvrage *The Logic of the History of Ideas* ². Elle se résume par deux partis pris à partir desquels on peut comprendre cet objet quelque peu énigmatique, « l'esprit » de Gladstone.

1. Dominique Margairaz, *François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005.

2. Mark Bevir, *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

Le premier est que l'objet central de l'histoire intellectuelle est l'étude de « croyances » individuelles. Plus que William Gladstone, être de chair et de sang, ce sont ses croyances politiques, religieuses et historiques qui sont le sujet principal du livre. David Bebbington croit en effet possible, étant donné la richesse de ses sources, d'identifier de telles croyances et d'en décrire l'évolution des années 1830 aux années 1890. Loin d'être abordées comme des objets flottants, passivement endossées par ceux qui en « héritent », elles sont envisagées dans une dynamique. Celle d'un lecteur vorace qui lut 21 000 livres au cours de sa vie, dont 1 200 en français et 235 en allemand, et chercha à se forger sa propre opinion sur certains sujets précis, de la nature du libre-arbitre et de la prédestination à la signification de Zeus ou Poséidon dans le panthéon grec en passant par le rejet d'une conception utilitariste de la nature humaine. La seconde orientation méthodologique du livre consiste à élucider la nature du lien entre toutes ces croyances. Il ne s'agit pas de postuler une cohérence absolue ou objective : il est plutôt question de cohérence subjective et toute historique, qui doit permettre de comprendre la logique d'une triple trajectoire, politique, intellectuelle et spirituelle.

Armé de cette méthode, David Bebbington met en cause certaines idées reçues concernant les opinions du leader libéral. Sur la religion tout d'abord (chapitres 3 et 5). On insiste souvent sur l'itinéraire de Gladstone, parti d'une sensibilité évangélique, centrée sur l'expérience de la conversion individuelle et la conscience du péché, pour aller vers une position inspirée par la « Haute Église » et par le Mouvement d'Oxford, dont il combattit néanmoins les penchants catholiques après 1845. David Bebbington, quant à lui, met en avant l'évolution plus tardive en direction d'une théologie de l'incarnation plus optimiste et de « l'Église élargie » intellectuellement plus tolérante : ainsi, en 1865 Gladstone soutient *Ecce Homo*, la vie de Jésus publiée anonymement par l'hétérodoxe John Seeley. Un tournant similaire est décelable lorsqu'on confronte les écrits historiques de Gladstone et ses archives privées (chapitres 6 et 7). Les commentateurs, à l'image de Michael Partridge (p. 153), ont pour tradition d'ironiser sur le caractère quelque peu idiosyncrasique de ses idées sur la Grèce archaïque. On cite souvent pour exemple sa conception d'une révélation primitive faite à l'ensemble de l'humanité, dont on pourrait suivre la trace dans l'Ancien Testament et chez Homère, et constater le déclin à l'époque de la démocratie athénienne. À rebours de ces interprétations, David Bebbington insiste sur les constants échanges entre Gladstone et divers linguistes, historiens, archéologues et anthropologues de son temps et met en valeur l'évolution qui sépare les *Studies on Homer* de 1858 de *Juventus Mundi* onze ans plus tard. Dans ce dernier ouvrage, Gladstone présenterait une vision plus positive de la religion grecque en soulignant son souci de la « commune humanité » – thème qui fait surface dans ses discours politiques vers la même époque, notamment à l'occasion de la dénonciation des « horreurs bulgares » en 1876.

David Bebbington souligne donc la cohérence interne du triple tournant effectué par Gladstone autour des années 1860 : un anglicanisme plus tolérant, un imaginaire historique plus hellénophile et un engagement libéral aux accents de plus en plus humanitaires. Il en ressort un portrait dans lequel l'homme d'État apparaît en recherche permanente de justifications historiques, morales et théologiques sur sa propre pratique. L'évolution de Gladstone du conservatisme vers le libéralisme est

présentée non plus comme une habile adaptation à l'évolution constitutionnelle ou comme l'expression du « sens politique » d'un homme, mais comme une démarche active centrée sur la recherche protestante de la sincérité et sur un souci de clarification des présupposés et des implications de sa pratique. À cette approche qui met l'acteur (plutôt que les structures) au centre de la pratique historique on peut formuler deux critiques.

La première concerne l'hypothèse selon laquelle « l'esprit » de Gladstone serait constitué de « croyances » qui en seraient les atomes élémentaires. L'idée selon laquelle une croyance est un objet nettement délimité et identifiable, comme semble le supposer Bebbington, ne fait pas l'unanimité chez les victoriens. Les croyances que l'on suppose stables et nettement distinctes, souligne John Venn en 1876, ne reposent bien souvent que sur d'autres croyances moins stables et moins distinctes : elles sont à l'image de ces maisons de Rotterdam qu'on a bâties sur le sable. Il en va de même pour certains regroupements de croyances : l'« Église élargie », par exemple, n'est pas une école de pensée ou un credo clairement défini, mais plutôt un terme polémique que ses représentants supposés rejettent bien souvent. Enfin la distinction entre les croyances issues de la sphère religieuse, du champ des études homériques ou de l'arène politique, que David Bebbington étudie en parallèle et qu'il tend parfois à mettre sur le même plan, est elle aussi un objet de luttes à l'époque victorienne. Alors que John Venn, logicien et pasteur anglican, postule en 1869 un continuum des croyances religieuses aux croyances scientifiques, John Henry Newman, converti au catholicisme, établit l'année suivante une typologie fine entre *belief*, *assent*, *certitude* et *inference* destinée à préserver l'autonomie du religieux.

Si les croyances religieuses sont marquées par une diversité et une privatisation croissante après 1870 en Grande-Bretagne, époque de la fameuse « crise de la foi » (*crisis of faith*) victorienne, c'est que les Églises et les chapelles perdent de plus en plus leur emprise sur le puissant langage de la croyance. Les partisans d'une lecture historique et philologique du texte biblique, en mettant à l'épreuve la lecture littérale traditionnelle, inventent ainsi une nouvelle manière de classer les individus en mettant à disposition un nouveau type de croyances « scientifiques » sur les écritures. De même les partis politiques en cours de constitution sont de nouvelles instances de production de croyances, et donc de classement des individus, qui échappent au contrôle religieux. Dans chacun de ces domaines, les croyances ne sont des objets stables et délimités que dans la mesure où elles sont fermement contrôlées par des institutions qui revendiquent le pouvoir de classer les individus en fonction d'elles. À ce titre, il se peut que l'histoire des croyances personnelles de Gladstone, comme celle de bien d'autres victoriens, ne soit que le reflet d'une histoire plus générale des conflits pour contrôler le langage de la croyance. C'est pourquoi le but du chef du parti libéral, lorsqu'il s'engage lui-même explicitement dans la « bataille de la foi » de la fin du XIX^e siècle (objet du huitième chapitre de David Bebbington), est sans doute moins de défendre le dogme anglican que de promouvoir une répartition équilibrée des rôles entre les Églises, les partis politiques et les institutions scientifiques.

La deuxième critique concerne précisément les intentions de Gladstone dans ses écrits religieux ou historiques. L'Église établie et l'enseignement du grec ancien dans les *public schools* sont deux remparts de l'élite sociale dont il est issu, et c'est précisément pour cela qu'elles structurent son univers mental. Mais pourquoi un

tel investissement tout au long de sa vie? A-t-il cherché, en défendant ces deux bastions culturels de l'élite anglicane, à faire contrepoint à sa politique en faveur des dissidents et des ouvriers? Croyait-il nécessaire de combiner les rôles de l'homme d'État, de l'évêque et du savant afin d'accomplir sa mission morale et politique? Parce qu'il ne cherche pas à préciser les rapports entre «l'esprit de Gladstone» et «l'esprit du gladstonisme» (celui des électeurs du parti libéral entre 1867 et 1886), David Bebbington tend à faire des «études gladstoniennes» une fin en soi au lieu d'étudier Gladstone comme un observatoire de son époque. Il ne s'agit pas ici de reprocher au biographe de surestimer l'importance de son sujet. David Bebbington, qui évite d'ailleurs de décrire son propre travail comme une «biographie», met en scène un «esprit» solidement relié aux autres esprits de son temps. Mais la chronique des travaux, des intuitions et des enthousiasmes intellectuels de Gladstone ne nous permet jamais de comprendre pourquoi il écrit sur Homère et sur l'Église. Chercher à répondre à une telle question aurait conduit l'auteur à resituer Gladstone au sein d'un univers plus vaste, dévoilant une tout autre cohérence intellectuelle que celle qui consiste à postuler l'existence d'un lien intime entre l'idée d'incarnation, le souci de la commune humanité et les positions politiques de Gladstone – c'est-à-dire à expliquer des croyances par d'autres croyances.

Il reste que le livre de David Bebbington va forcer Michael Partridge à enrichir la prochaine édition du sien. Sa formidable analyse des documents privés et de l'abondante littérature imprimée était un travail indispensable pour connaître la trajectoire intellectuelle de Gladstone. Le dualisme qu'il établit entre les idées et leur environnement matériel aurait probablement fait l'objet de vives protestations au sein de la revue *Mind* fondée en 1876. Mais sa chronique des croyances d'un individu, sobre et élégante, est passionnante comme peut l'être une maison construite sur le sable.

Julien Vincent

Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome V : 1828-1829, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille, avec la collaboration de Marie-Renée Morin pour la correspondance Virieu, Paris, Honoré Champion, 2007, 573 p. ISBN : 978-2-7453-1554-0. 85 euros.

Faisant suite aux sept volumes de la première série, qui couvrait les années 1830-1867, cette deuxième série, consacrée aux années 1807-1829, permet de saisir le jeune Lamartine oscillant entre ambition politique et ambition littéraire. Sa fonction diplomatique de trois années en Toscane s'achève fin août 1828. Il n'hésite pas, durant ce long séjour, à dépenser une fortune pour réparer et embellir une maison achetée à Florence. Mais l'arrivée du nouvel ambassadeur, le baron de Vitrolles, le renvoie à ses affaires privées et à ses propriétés mâconnaises. Au tourbillon des mondanités toscanes, succède une double vie : celle du notable sur ses terres, envisageant la députation dès qu'il aura atteint l'âge requis de quarante ans (c'est-à-dire en novembre 1830), et celle de l'écrivain reconnu à Paris, fréquentant les dîners politico-littéraires du faubourg Saint-Germain, et travaillant aux *Harmonies*. Son élection à l'Académie française en novembre 1829 scelle son triomphe. Voici, résumés à grands traits, les points importants de ces deux années de vie de Lamartine,